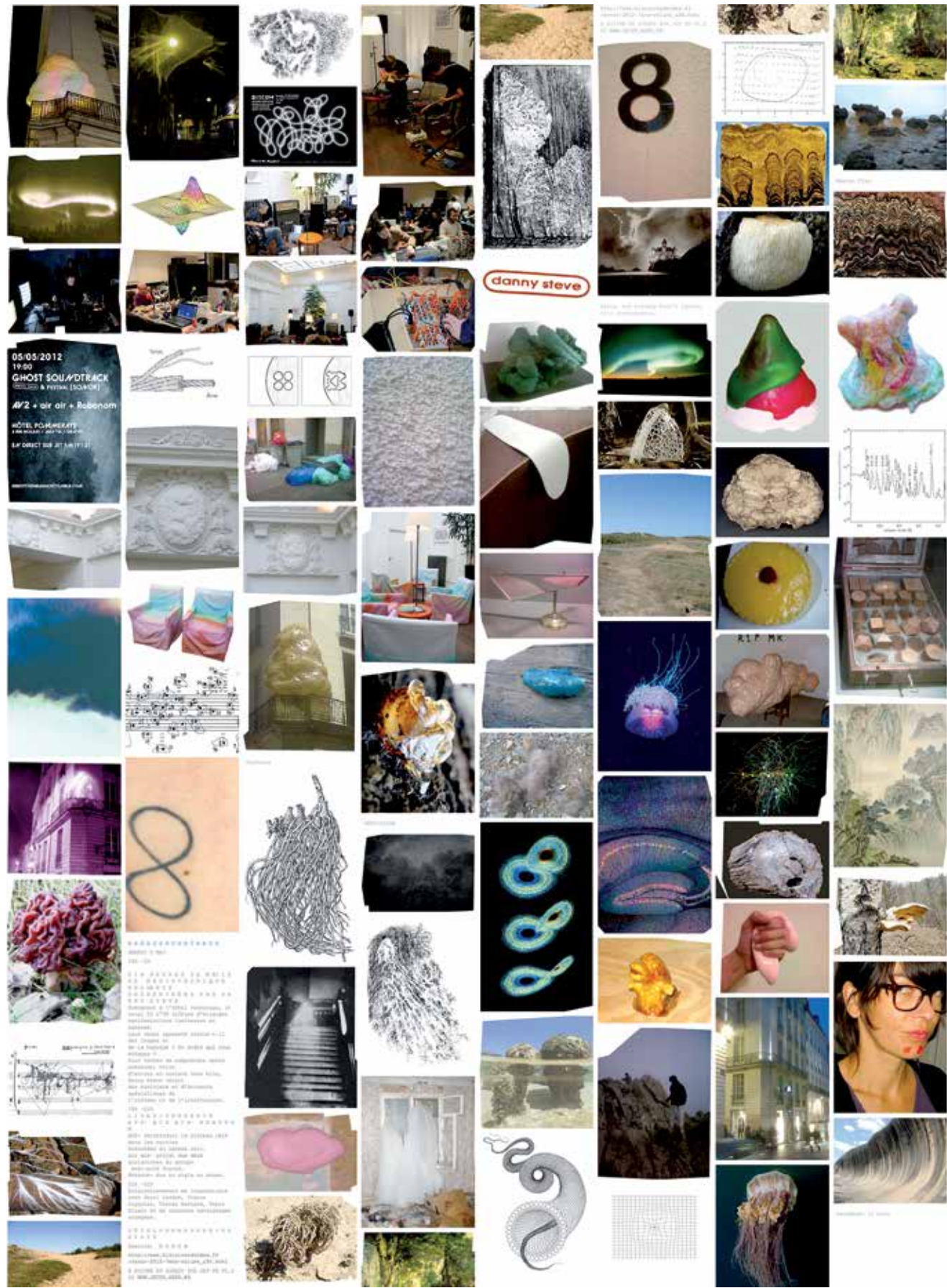


Carte blanche

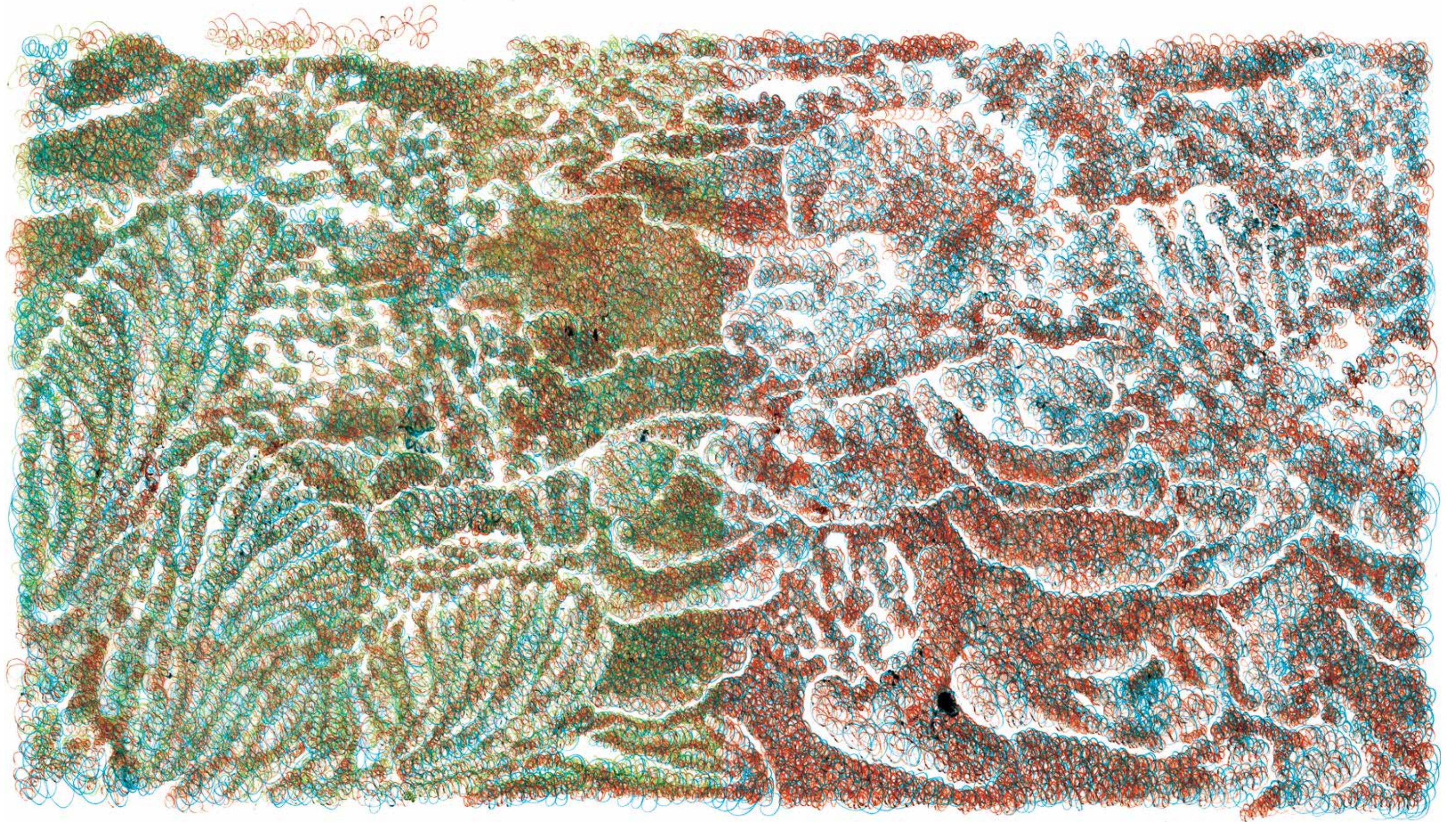
Danny Steve



↑ Kiss of the Paraghost, tumblr, 2012.

→ Premier moteur, textile, 2017.





Colonies, dessin, 2017.

La *psychognosis* peut-elle casser des briques ?

Julien Bécourt

A-t-on jamais vu un artiste brasser dans un même élan Chapi Chapo, Dirty Harry et Donald Judd ? Réconcilier Ezra Pound et la skate culture ? Marier la philosophie spéculative à la doctrine holistique ? Avant Danny Steve, jamais. Qui se cache d'ailleurs derrière cette marque de fabrique apposée comme un tampon, comme pour mieux emmêler les pinceaux ? À chacun de se faire son idée.

Si le livre reste son médium de prédilection, le travail de Danny Steve excède les deux dimensions et n'est circonscrit par aucun cadre prédéfini. Musique pour l'œil fallacieuse (*Mathrock*) ou débauchage de l'art minimal dans une parodie kitsch et new age (*Minichimis*), mystique cybernétique (*Trou carré*) ou fanzinat low-key (*Opération île flottante*), l'illumination de l'instant, dans la merveilleuse hilarité qu'elle suscite, finit toujours par se frotter aux sciences cognitives. Avec espièglerie, Danny la Malice dévoile les états limites de la matière, les perspectives qu'offrent un certain au-delà de l'objet voire un au-delà du possible. Ses travaux semblent se cristalliser autour d'une morphologie littéralement inouïe, un univers de formes malléable à merci, qui métamorphose le dur en mou, le terne en multicolore, le concret en abstrait, le mat en phosphorescent, l'amorphe en animé et la géométrie non euclidienne en hypercubisme. Qu'elles soient dessinées ou sculptées, exécutées à la tablette graphique ou au tractopelle, ses formes organiques excèdent l'espace qui leur était imparti, repoussant leur logique d'expansion jusqu'à l'entropie : entre la lave volcanique et la pâte Slime, la méduse et le gâteau à la crème, le chewing-gum et le champignon. On songe aussi bien à l'*Aliment blanc* de Malaval qu'à un Blob irradiant de couleurs flashy (*Kiss of the Paraghost*). Au final, l'œuvre de Danny Steve forme un gigantesque rhizome proliférant tous azimuts : dessin, vjing, sculpture, musique, performance, rien ne l'arrête ! Plutôt que de convoiter un statut (une stature ?) d'artiste démiurge, Steve pulvérise les catégories toutes

faites, se faufilant l'air de rien dans les interstices de l'*entertainment*. *Go Danny, shoot'em up!!*

L'artiste touche-à-tout sait pourtant esquiver les écueils du postmodernisme, sauter par-dessus les obstacles comme un cheval lancé au galop, bifurquer agilement sans tomber dans les failles, avec une légèreté que l'on soupçonne feinte. Danny Steve sonne le glas du canon académique, révélant un lexique de formes délibérément confuses, non pas hétérogènes mais exogènes, et dont les motifs éclosent entre les braises d'un feu chantant, dans l'élan d'une ivresse narcotique et délurée, dans les entrelacs de lignes crépues comme des poils pubiens (la série *Eight*).

À sa façon, faussement dilettante, Danny Steve prête une conscience aux objets, alloue un métabolisme à des formes inanimées. Et prolonge à travers sa production artistique l'un des questionnements de Peter Sloterdijk dans le premier tome de *Sphères* : « Peut-il exister une substance qui serait simultanément une sensation ? Existe-t-il un massif montagneux qui soit enceint de quelque chose qui n'est pas de la roche ? A-t-on jamais entendu parler d'un basalte qui se développera comme animation et conscience de soi ? » À défaut de réponse, Danny Steve nous livre ses propres spéculations, dans un jeu de va-et-vient permanent entre le fond et la forme. En gardant à l'esprit que *c'est parce que le principe de raison est absolument faux que le principe de non-contradiction est absolument vrai*.